



ARVO PÄRT

(né en 1935)

★★★★

« *Lamentatio* »

Onute Gražinyte (piano),
Edward King (violoncelle),
Orchestre symphonique national
lituanien, dir. Modestas Pitrenas

Accentus Music ACC 30512.

2020. 1h10

Pour son premier enregistrement, la pianiste lituanienne Onute Gražinyte propose un choix d'œuvres d'Arvo Pärt courant sur une trentaine d'années, du célèbre *Für Alina* (1976) à *Vater unser* (2005). Le cœur de l'album est constitué par *Lamentatio*, une vaste pièce pour piano et orchestre en dix mouvements. L'ensemble, comme souvent chez Pärt, est à la fois lent, méditatif et douloureux. Les interprètes laissent vivre un temps étale, entrecoupé de vastes respirations, jusqu'à ce que ces silences prennent autant d'importance que la musique elle-même. Quelques passages plus dramatiques soulignent l'esprit dans lequel Pärt a conçu son œuvre : « *Un lamento pour nous, qui luttons contre la souffrance et le désespoir de ce monde.* » Notons également, sur ce disque, la présence intrigante de deux interprétations de *Für Anna Maria*, l'une méditative, l'autre joyeuse, conformément aux indications de Pärt, pour qui les deux visions se défendaient. *Vater unser*, dans lequel la pianiste elle-même chante le Notre Père, est un chef-d'œuvre de pureté et de grâce.

On peut saluer une certaine audace dans ce choix de programme pour un premier album. Ici, ce n'est certes pas la virtuosité qui est mise en valeur, mais tout au contraire l'intériorité, la concentration et le sens des tempos lents. Onute Gražinyte fait preuve d'une grande sensibilité et semble atteindre l'essence spirituelle de la musique de Pärt.

Sarah Léon

KRZYSZTOF PENDERECKI

(1933-2020)

★★★★

Concerto pour cor
« *Winterreise* ». *Adagio pour cordes*. *Concerto pour violon n°1*. *Thrène à la mémoire des victimes d'Hiroshima*

Barnabás Kelemen (violon),
Radovan Vlatkovic (cor),
Orchestre philharmonique
de Londres, dir. Krzysztof
Penderecki et Michał Dwořzynski
LPO 0116. 2013-2015. 1h18

Le titre « *Winterreise* » appliqué au *Concerto pour cor* (2008) est trompeur : aucune référence audible à Schubert dans cette œuvre – néanmoins une forte assise tonale et des atmosphères en noir et blanc qui magnifient le registre grave de l'instrument. Le fond romantique, celui qui fait du cor l'instrument par excellence des forêts germaniques, reste là, à l'arrière-plan. L'*Adagio pour cordes* n'est autre que le troisième mouvement de la *Symphonie n°3* (1995), transcrit pour orchestre à cordes en 2013. Ici, l'atmosphère et le style néoromantiques sautent encore plus aux oreilles : nulle facilité sentimentale, mais une gravité élégiaque qui rapproche cet *Adagio* de ceux de Mahler ou de Bruckner.



Le *Concerto pour violon* (1976) date d'une période de transition dans le style de Penderecki. L'écriture y est plus ardue, les changements d'atmosphère fréquents ; néanmoins, la tradition du concerto, avec la mise en avant du soliste qui lutte contre l'orchestre, ici dirigé par Michał Dwořzynski, reste prédominante. On peut, dans tous les cas, louer les talents de chef d'orchestre de Penderecki dans ces captations de concerts : sous sa baguette précise, chaque œuvre devient d'une clarté limpide, sans perdre en profondeur. Un beau CD qui permet de découvrir l'univers sombre du compositeur polonais.

Sarah Léon



SERGUEÏ PROKOFIEV

(1891-1953)

★★★★

Sonate n°8. *Visions fugitives*.
Roméo et Juliette (extraits)
Nicholas Angelich (piano)

Erato 0190295267681. 2019. 1h19

Apparier la *Sonate n°8* et les *Visions fugitives* de Prokofiev, c'est évoquer l'enregistrement mythique d'Emil Gilels (Melodiya, 1974), dédicataire et créateur de la *Sonate* à Moscou, en 1944. Nicholas Angelich en est sans doute conscient, mais il se montre aussi sensible aux résonances entre ces deux œuvres, chacune écrite sur fond de violence et faisant allusion à un autre monde, lointain et surréel, d'où naissent les ballets. Ainsi, le pianiste ajoute à cet attelage envoûtant un aperçu de *Roméo et Juliette*, à la fois conte de fées et tragédie humaine, pour clore cet univers terriblement fragile. Nicholas Angelich a tout compris de cette musique troublante et complexe, laissant s'entrelacer une multitude d'émotions et de nuances. La douce tendresse de la *Sonate n°8* ne cède jamais à l'urgence des versions de Pletnev (DG, 1997) et Raekallio (Ondine, 1988), ni au modernisme de Melnikov (Harmonia Mundi, 2016). En revanche, elle n'échappe pas à la douleur aiguë qui sature le paysage de la *Sonate* et des *Visions fugitives*. Leurs tempos retenus nous suspendent dans l'émerveillement de la *n°1*, le mordant de la *n°10* ou la rêverie mélancolique de la dernière. Angelich surprend, particulièrement dans la lugubre *n°15*, et s'éloigne des tableaux vivants que brossait Kholodenko (Harmonia Mundi, 2019, CHOC, *Classica* n°225). Mais la lumière revient avec les envolées néoclassiques de *Roméo et Juliette*, sa beauté épurée et délicate ouvrant sur un royaume enchanté.

Melissa Khong

PEDRO RABASSA

(1683-1767)

★★★★

« *Astro Nuevo* »

+ Œuvres de Valdivia et Gaitán
Julia Doyle (soprano), Carlos Mena
(contre-ténor), Alejandro Casal
(clavecin), Orchestre baroque
de Séville, dir. Enrico Onofri

Passacaille PAS 1071. 2015-2017. 1h07

Comptant parmi les élèves les plus doués de Francisco Valls, le Catalan Pedro Rabassa officie en qualité de maître de chapelle des cathédrales de Vic et Valence avant de finir sa carrière à Séville. Au cours des quarante-trois années passées en la capitale andalouse, il élargit l'effectif instrumental de la Santa María de la Sede, rédige un important ouvrage pédagogique et compose quantité de pièces, religieuses pour la plupart. Cela n'empêche pas les musiques théâtrales profanes de déteindre sur la cantate *Astro Nuevo*, fruit des années barcelonaises, où l'écriture méliasmatique de la partie vocale met en valeur la technique de l'interprète. L'allégresse est au menu du villancico *Corred, corred, pastores*, conçu pour le jour de Noël. Le soprano orné et délié de Julia Doyle y saisit l'occasion de briller, après avoir partagé la vedette avec le violon expressif d'Enrico Onofri dans l'air dépareillé *Si recatada, si traslúcida* de Juan Pascual Valdivia (v. 1737-1811).

En dépit des convenances parfois compassées propres au style galant, perspectives et arrière-plans s'entrebâillent, en accord avec le message de rédemption. Carlos Mena, dont le timbre avait pu s'indurer récemment, montre ici une insolente santé vocale, accotée à des phrasés souples et à une éloquence de prophète. On ne manquera pas de saluer la complicité palpable des musiciens de l'Orchestre baroque de Séville et du claveciniste Alejandro Casal dans l'étonnante *Sonate* de Rabassa.

Jérémy Bigorie

